

John Varley

Le système Valentine



Extrait de la publication

folio
SF

FOLIO SCIENCE-FICTION

John Varley

Le système Valentine

*Traduit de l'américain
par Patrick Marcel*

Denoël

Extrait de la publication

Cet ouvrage a été précédemment publié dans la collection
Lunes d'encre aux Éditions Denoël.

Titre original :

THE GOLDEN GLOBE

© *John Varley, 1998.*

© *Éditions Denoël, 2003, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

Diplômé de physique de l'université de Michigan, John Varley écrit de la science-fiction depuis 1973. Révélé en France par *Le Canal Ophite*, vaste et truculent *space opera* technologique paru en 1977, il s'est affirmé comme un brillant nouvelliste, dévoilant une sensibilité narrative et un humour parodique qui lui ont valu la plus grande considération et de nombreux prix.

Après l'inoubliable *Trilogie de Gaïa*, John Varley s'est consacré pendant quelques années au cinéma et à la télévision. Il a depuis recommencé à écrire de la science-fiction, publiant le monumental *Gens de la Lune* et plus récemment *Le système Valentine* (dans la collection Lunes d'encre) qui se déroulent tous deux dans l'univers du *Canal Ophite*.

PREMIER ACTE

« J'ai interprété *Roméo et Juliette* en one man show, une fois, expliquai-je. Faire le doublé avec Mercutio ne posera aucun problème. »

Le rideau était déjà levé, et Dahlia Smithson — notre belle aurore, colombe de neige dans une troupe de corneilles, riche joyau à l'oreille d'une Éthiopienne — n'était toujours pas apparue en coulisses. Cela n'avait rien d'une surprise. Au cours des deux dernières soirées, nous avons dû hisser sa beauté jusqu'au balcon avec un palan et l'amarrer pour l'empêcher de basculer par-dessus bord.

« T'es devenu cinglé », s'écria Larry Crocker, dit la Sangsue, notre producteur, metteur en scène, régisseur : cérumen dans l'oreille de l'Éthiopie. La fureur lui exorbitait les yeux, il tremblait, il était en nage... Et donnait l'impression d'un calme olympien en comparaison avec Dee, l'assistante régisseuse, qui continuait à repousser le scénario en lambeaux de Larry, comme si elle craignait de se faire mordre.

Il avait été question d'engager une doublure, à cause de la récente conduite de la Smithson, mais on n'était pas dans les Tournées Schubert, ici, mesdames et messieurs, mais dans la troupe Crocker ; si vous n'avez jamais entendu parler des seconds, c'est sans doute que

vous vivez à moins d'un parsec de la civilisation. Nous souffrions d'une carence chronique en capitaux (comprendre : « Nous étions fauchés comme les blés ») et c'est à l'assistante de régie qu'incombait la fonction de doublure pour tous les rôles féminins. Et si, j'en suis convaincu, Dee aurait probablement réussi une solide interprétation dans le rôle des dames Montaignu ou Capulet, et sans doute effectué une tentative honorable dans celui de la Nourrice, l'éventualité de jouer Juliette la faisait virer au vert pâle.

« Je ne sais pas tout le texte, gémit Dee.

— Tu vois bien ? intervins-je. Elle ne connaît pas le rôle.

— T'es cinglé, explosa Larry. Ils n'apparaissent pas sur scène en même temps ?

— Mercutio et Juliette ne se croisent jamais. Je sais que tu as mis Mercutio dans le bal des Capulets, mais le Barde ne l'exige pas, et on peut résoudre le problème en donnant au Prince mon costume à porter pendant la scène. Mercutio est masqué et ne dit rien. Toutefois » — et je plaçai ma main en pavillon orienté vers la scène — « tu ferais mieux de te décider. La scène deux va démarrer, et Juliette apparaît dans la trois. Je vais avoir besoin d'un peu de temps.

— T'es cinglé », grommela de nouveau Larry la Sangsue, puis il donna un coup de tête en direction de la loge.

« Tu ne le regretteras jamais, lui assurai-je.

— Je regrette déjà. »

Comme c'était un spectacle Crocker, il va sans dire que nous nous trouvions à bien plus de quarante-cinq minutes de Broadway. Que dis-je ? Nous étions à quarante-cinq heures de Pluton. C'est le temps que mon dernier message à mon agent avait mis pour atteindre le Système, avec un délai comparable pour apprendre par

retour de courrier qu'il ne répondait plus au téléphone. Pas de grosse surprise de ce côté-là ; j'étais « en tournée », si l'on peut dire, depuis presque dix ans, et mon agent ne répondait déjà pas quand je suis parti. (La question à laquelle je voulais avoir une réponse ? C'est simple, en fait : *Qui m'a engagé dans ces chiottes ?*)

La fosse d'aisances en question s'appelait Brementon. Qui dira pourquoi ? Les humains éprouvent le besoin de tout baptiser, même ce qui ne le mérite vraiment pas. En lisant le nom sur l'itinéraire de tournée, je me suis imaginé un paisible petit hameau. Allemand, peut-être. Des villageois joviaux en culotte de peau, des *fräuleins* portant des *dirndls*, avec des nattes et des sabots de bois, des chaumières décorées de festives bannières à croix gammée. En réalité, si on avait accolé : « Quartier pénitentiaire de haute sécurité » au nom de l'endroit, on aurait été plus proche de la vérité. Pour un quart, il était en effet constitué d'une prison. Nous n'avions pas encore vu cette partie-là, mais si c'était pire que le reste, l'esprit était pris de vertige. B-ville, comme les acteurs avaient coutume de l'appeler, aurait pu illustrer de façon idéale la définition du terme « Cambrousse », si, précisément, notre étape précédente avant B-ville ne s'était pas appelée Cambrousse.

Brementon était une collection aléatoire de rebuts, naturels et artificiels, soudés ensemble dans la zone cométaire et déclarée comme « ville » à son corps défendant par les criminels en cavale, les cinglés, les pervers et autres désaxés qui aimaient se qualifier d'Extérieurs. Brementon, Cambrousse et dix mille autres dépotoirs similaires à la dérive représentaient la « communauté » la plus éparpillée qu'ait jamais connue l'humanité.

Quant à savoir où elle se situait, seul un navigateur céleste aurait pu s'en soucier. En arrivant, j'avais cherché le Soleil, et j'avais mis un moment à le trouver. Nous allions passer à une vingtaine de milliards de kilomètres

de lui dans quatre mille ans à peine ; pour un Extérieur, ça équivalait à le frôler d'un cheveu.

Difficile d'évaluer la taille de Brementon. Une grande partie était attachée ensemble avec des câbles et des tuyaux et avait tendance à dériver. En en saisissant deux extrémités et en tirant un bon coup, vous auriez pu l'étierrer sur une vingtaine de kilomètres, voire plus, mais vous n'auriez jamais réussi à tout démêler. La première fois que je l'ai vue, à bord du vaisseau, elle adoptait une forme grossièrement circulaire d'environ cinq kils de diamètre, comme un amas globulaire saisi de démence, ou la photo d'un vaisseau spatial, quelques secondes après une explosion catastrophique.

Une petite partie de cet accident de la circulation orbital était une sphère argentée appelée les Tréteaux de Brementon. Elle était accrochée à un contrepoids en forme de boule renfermant la station d'épuration locale, ce qui indique la haute estime en laquelle les Extérieurs tenaient les beaux-arts. Les boules étaient en rotation autour d'un centre de gravité commun. Résultat : nous n'étions pas obligés de jouer Shakespeare en apesanteur, comme nous avons dû le faire sur Cambrousse et lors de diverses représentations antérieures. *Amis, Romains, citoyens, lancez-moi une amarre.* Bonjour, la comédie-ballet.

Mais assez discuté de Brementon. Parlons de moi.

J'ai grimpé quatre à quatre l'escalier en colimaçon des coulisses et je me suis rué dans la loge de Dahlia. Là, je me suis immobilisé juste une seconde, pour humer l'ambiance grisante des hauteurs de l'affiche. Ça me navrerait de devoir avouer depuis combien de temps je n'avais pas eu droit à une loge particulière. J'ai caressé le dos du fauteuil de Juliette, puis je l'ai tiré vers moi et je me suis assis face au miroir bordé de lumières, j'ai regardé mon visage et je me suis concentré.

À vrai dire, je n'avais encore jamais interprété Juliette. Inutile d'aller raconter ça à Larry. (Le one man show ?

En réalité, un sketch comique avec changements à vue, gags visuels, grimaces de clown et parodies, qui durait vingt minutes quand j'étais vraiment en grande forme.) Pas la peine de l'inquiéter ; je connaissais le rôle. Mais réciter le texte représente juste un point de départ, bien sûr. Il faut entrer dans la peau du personnage. Une bonne interprétation se joue de l'intérieur. Je disposais d'à peu près cinq minutes.

Ça ne suffit pas, évidemment. Ça n'aurait pas suffi, quand bien même j'aurais pu ne les employer qu'à méditer sur le rôle. En l'état, j'aurais besoin de chaque minute pour accomplir ma transformation physique. Mais j'ai mis l'occasion à profit, mentalement, pour récapituler les très, très nombreuses interprétations de Juliette que j'avais vues, en remontant jusqu'à Norma Shearer en 1936. Tandis que mon esprit passait en revue les Juliette d'antan, prélevant ici un geste, là une emphase sur un mot, mes mains s'occupaient à transformer la gueule de raie de Mercutio en un visage dont le seul éclat des joues ferait pâlir la clarté des astres.

Dans le temps, j'ai eu mon propre visage. Bon, je l'ai encore, bien entendu, les caractéristiques sont rangées quelque part dans ma malle, sous le numéro de copyright SSCO-5-441-j54902. C'est un bon visage, et il m'a bien servi dans ce boulot pendant presque trente ans. Mais le plus sage, à la fin, c'était de ne plus l'employer.

Il y a trente ans, ayant pour une fois un joli pécule en poche, suite à un succès de longue haleine, j'ai investi dans tous les gadgets de maquillage alors connus de l'homme. Cela a exigé, entre autres choses, que l'on me démonte entièrement la tête pour la reconstruire. Mon corps renferme assez de prodiges technologiques pour représenter une entrave à l'ordre public. Les radios crachent des parasites quand je passe. Les boussoles dévient de leur cap. Mais lorsque le rôle exige une

métamorphose corporelle complète en peu de temps, je suis votre homme. Ou votre femme, le cas échéant.

Ma première apparition représentait un casse-tête logistique, il faut le reconnaître. Juliette déclare : « C'est un honneur auquel je n'ai même pas songé » quand on lui demande si elle souhaite le mariage. Ce à quoi sa nourrice s'esclaffe : « Un honneur ! Si je n'étais pas ton unique nourrice, je dirais que tu as sucé la sagesse avec le lait. » Une réplique qui déclenche un rire garanti, que cette chère et douce Angeline Atkins exploitait sans vergogne, comme tous les aspects du rôle, d'ailleurs.

Le problème venait de la scène suivante, la scène quatre de l'acte un, qui représente pour Mercutio son unique chance de briller. Que faire, que faire ?

Commencer par le commencement. J'enfilai le costume tant bien que mal, rajoutant du rembourrage aux endroits appropriés. Par chance, la jupe traînait jusqu'à terre.

Je me coiffai d'une perruque noire, lui donnai un rapide coup de peigne, puis je me saisis de l'Assistant de Masque. C'est un petit gadget épatant constitué de deux éléments. Le premier est un mince tube en plastique terminé par une prise mâle. Je l'enfonçai dans une prise correspondante derrière mon oreille gauche, mis en marche et entendis le chuintement aigu de l'air qui commençait à entrer. Le deuxième élément est une baguette de maquillage, qui ressemble à un crayon avec une large tête plate. Les deux parties sont reliées à une console de contrôle et un système de commutation enfoui dans ma pommette. J'appuyai la partie aplatie de la baguette contre mon visage et je me mis au travail.

La baguette en elle-même n'a rien de très extraordinaire. Elle renferme un puissant aimant qui entre en rotation lorsque mon pouce presse un bouton. Quand je le place dans la position appropriée, cela fait tourner des aimants implantés chirurgicalement, ce qui fait à leur

tour tourner des vis... Qui, lentement, écartent ou rapprochent divers os ou groupes d'os.

Je peux modifier la distance qui sépare mes yeux. Je peux allonger ma mâchoire, faire monter ou descendre mes pommettes. Je peux me créer une arcade sourcilière. En cinq minutes, je deviens Quasimodo ou Marilyn Monroe.

C'est la base. Le tube d'air se chargeait du reste.

Il y a vingt petites poches d'air incluses dans la peau de mon visage. Purgez-les toutes, et je ressemble à la Mort. Gonflez-les : voilà Fatty Arbuckle.

Seul inconvénient de cette prestidigitation, ça peut faire mal quand on travaille dans la précipitation. En fonction de ce que j'ai à faire, la douleur s'échelonne entre une légère rage de dents et une sévère raclée.

Mais, vous savez, il faut souffrir pour l'Art ; c'est la règle.

J'appliquais au pinceau des taches de rose sur mes joues quand on commença à tambouriner avec affolement contre la porte de la loge. « Une minute ! me lança Dee.

— J'y serai. » Je m'administrai deux sourcils décidés à coups de crayon gras, m'observai d'un dernier regard critique. Je sentis dans ma bouche le goût du sang, tapotai une dent avec une serviette, et m'adressai un large sourire dans le miroir.

Larry m'attendait en coulisses, et je savourai son expression de stupeur tandis que j'approchais. Derrière lui, Roméo et Benvolio étaient en scène, le rideau allait tomber. Larry m'empoigna par le bras.

« Écoute-moi bien, ma poule », chuchota-t-il en me fixant avec détermination dans les yeux. « Tu ne peux pas nous laisser tomber. On compte tous sur toi, dans la troupe, jusqu'au dernier. Je sais que la route n'a pas été facile. Je sais que je ne t'ai pas ménagée, mais j'ai fait ça

parce que je savais que tu avais quelque chose, ma belle, quelque chose de magique qui ne s'achète pas en magasin. Je veux que tu montes sur scène et que tu casses la baraque. Quand tu reviendras, je veux que ce soit une *star* qui revienne !

— Je t'en prie, Larry, ressaisis-toi. » Il resta planté là quelques secondes, à me regarder en clignant des yeux.

« Pardon. C'est juste que j'ai toujours eu envie de dire ça.

— Bon, je suis content que tu te sois soulagé. »

De la scène : « Allons, mon agneau ! Allons, mon oiselle ! Dieu me pardonne !... Où est donc cette fille ?... Allons, Juliette ! »

Bon Dieu, c'était à moi !

« Eh bien, qui m'appelle ? » Les mots sortirent sous forme de coassement, mais du moins, c'était un coassement aigu. Dame Capulet et la Nourrice me lancèrent des regards bizarres, mais enchaînèrent bravement sur une des scènes les moins intéressantes de Shakespeare, des histoires de veille du 1^{er} août et autres considérations d'importance infinitésimale pour un public moderne. Je laissai tout cela ronronner autour de moi et je me concentrai sur mes cordes vocales que, dans ma hâte, j'avais oublié d'accorder. Je chantonnai tout seul à voix basse, m'attirant quelques coups d'œil acerbes d'Angeline. Finalement, il me sembla que j'y étais, et juste à temps, qui plus est.

« C'est un honneur auquel je n'ai même pas songé. » Curieux. J'avais la certitude d'avoir déjà entendu cette voix. Lady Capulet tournait le dos au public... Mon Dieu, elle réprimait un éclat de rire ! Je repassai la réplique dans ma tête. Blanche DuBois ! J'employais la même voix que j'avais utilisée en dernier lors de notre représentation d'*Un tramway nommé désir* !

Je passai frénétiquement en revue les rôles féminins de ma carrière, à la recherche d'intonations où je pour-

rais me glisser comme dans une pantoufle confortable. Une voix, une voix. Mon royaume pour une voix !

« Bref, dites-moi si vous répondrez à l'amour de Pâris ? »

Et je répondis : « Je verrai à l'aimer, s'il suffit de voir pour aimer. » Bon Dieu, cette voix-là me disait quelque chose, elle aussi. « Mais mon attention à son égard ne dépassera pas la portée que lui donneront vos encouragements. » Par le spectre du grand César ! C'était Natalie Wood avec un mauvais accent portoricain ! Mon passage en revue des Juliette du passé m'avait conduit à un détour cinématographique par *West Side Story*.

Peut-être que si j'entonnais un couplet de « I Feel Pretty », tout le monde n'y verrait que du feu.

Je n'avais pas de temps à perdre. Tous sortent, baisser de rideau, lever de rideau, entrent Roméo, Mercutio, Benvolio, des masques, des gens portant des torches et d'autres. Je me tins dans la coulisse et subis une métamorphose qui aurait fait verdier Henry Jekyll de jalousie, tandis que la compagnie entrait et jouait la montre, comme on les avait prévenus de faire, jusqu'à ce que je sois prêt à entrer en scène.

Adieu la robe. Adieu la perruque. Et pas le temps d'une session face au miroir, il faut faire *vite* ; et donc, avec une grimace très comparable à celle d'un type affrontant le peloton d'exécution, je plaquai mon visage dans un masque en plastique et je pressai le bouton de remise à zéro de la console de contrôle de l'Assistant de Masque.

Je ne le recommande pas. Ce qui suivit ressembla beaucoup, j'imagine, à ce que l'on doit éprouver quand on vous arrache toutes les dents d'un seul coup — et quand on possède cinq cents dents.

La machine revint à la case départ, à vitesse grand V. En dix secondes, j'étais devenu Mercutio.

La scène se déroula bien. J’y dissertais sur la reine Mab, la fée accoucheuse. La douleur et la désorientation, je ne sais comment, rendirent la tirade moins empesée qu’elle ne le paraît d’ordinaire, moins envolée lyrique et davantage péroration d’une profonde signification pour Mercutio, un personnage complexe et difficile. Vers la fin, lorsque Roméo me calme, je versai de vraies larmes, en frissonnant d’émotion.

Larry a pour théorie que Roméo et Mercutio sont des amants homosexuels. Il rend la chose explicite en faisant embrasser Roméo par Mercutio après la phrase : « ... va se tourner vers le midi encore humide de rosée ». C’est un baiser d’adieu qui présage de l’assaut que la belle Juliette va lancer contre le cœur de Roméo, et simultanément une capitulation guidée par l’intuition. Pour ma part, je n’ai pas d’opinion sur la question. Je crois qu’il est trop difficile pour quelqu’un de notre époque d’avoir une idée réelle de ce que l’homosexualité représentait aux époques pré-Changisme. Mais la scène rendait bien. Le rideau tomba, sous de longs applaudissements.

Et merci pour ça, mon Dieu, parce que je ne sais pas si j’aurais pu affronter la re-transformation qui m’attendait, sans ce son pour me soutenir.

Dee et Larry se disputaient sur je ne sais quel sujet quand je suis sorti de scène. Dee a crié à Larry de la fermer — ce qui a fait tourner quelques têtes — m’a agrippé par le bras et m’a entraîné dans l’escalier.

« Je t’ai obtenu cinq minutes pour te changer, me dit-elle en me halant à sa suite. Je te remplace durant le bal, et nous bissons le couplet. Tu entreras, côté jardin, face à Roméo pendant que Capulet parle. Je te ferai signe.

— Je connais le moment. Merci. » Je l’embrassai sur le front et j’entrai dans ma loge. Elwood était là, il m’attendait. Je lui adressai un signe de tête et m’effondrai sur mon siège.

« Il est question de supprimer la première scène de l'acte deux », dit-il. Elwood est un type de grande taille affectionnant des costumes d'époque qui pendent sur sa carcasse maigre comme des voiles sous le vent. Il ressemble à s'y méprendre à Jimmy Stewart.

« Ça me rendrait bien service », lui dis-je. La baguette de maquillage bourdonnait doucement dans ma main, et le visage de Juliette prenait forme dans la glace. Elwood s'assit sur une chaise à côté de moi et s'étira.

« Ouais, mais ça coupe un peu les pattes à Mercutio. »

Bien entendu. Je n'avais pas besoin qu'Elwood me le dise. La scène montrait l'affolement croissant de Mercutio pendant qu'il cherche Roméo, qui, nous le savons tous, s'était à ce moment-là aventuré profondément en territoire ennemi et se préparait à renier son père et à répudier son nom. Si on la coupait, Mercutio passerait pour un imbécile, dans la scène quatre.

« Cette discussion, demandai-je en enfilant le costume de Juliette par-dessus ma tenue. Qui est-ce qui la tient ?

— Oh, j'entends dire des choses », répondit Elwood en haussant les épaules. Ce qui est tout ce que j'arriverais jamais à tirer de lui.

Je ne voulais pas qu'on supprime la scène. J'avais signé pour jouer Mercutio et j'avais l'intention de bien le jouer. J'avais promis à Larry d'interpréter les deux rôles, et j'en avais également l'intention. Mais Mercutio sort à la fin de la scène un et Juliette apparaît au balcon au tout début de la scène deux. Si ça ne tenait qu'à la douleur supplémentaire, je l'aurais fait volontiers ; mais pour cette apparition-là de Juliette, j'avais besoin d'avoir accompli la transformation dans son intégralité, et je ne savais vraiment pas si la manœuvre était réalisable en une minute.

Mon corps aussi contient des poches d'air. Je branchai la terminaison du tuyau de l'Assistant de Masque dans une prise (ne demandez pas où ; vous pourriez me faire

subir une fouille assez complète sans la trouver, probablement), et elle commença à injecter une solution saline tiède.

Juliette avait treize ans. Elle devait être tapissée de rondeurs juvéniles. Elle avait besoin d'une taille de guêpe. Elle avait besoin de nichons, et d'un postérieur.

Les deux derniers attributs devraient attendre, parce que leur présence serait plutôt incongrue sous les collants et le justaucorps de Mercutio.

Dee cognait à ma porte.

Je passai le cap du bal sans mésaventure, et sans la voix de Blanche, toutes les muses en soient louées. Je ne sais pas d'où venait la voix que j'ai utilisée, mais elle convenait à une jeune fille amoureuse.

Après ça, sortie, pétrissage du visage en sens inverse au cours du bref entracte, puis la quête plaintive de Mercutio pour Roméo... Puis je me précipitai en coulisses, arrachant les vêtements de Mercutio, me collant la figure dans l'Assistant de Masque tandis que Dee branchait le tuyau à solution saline... Et elle fut le seul témoin de ce qui a dû être le changement de sexe le plus rapide depuis que Roy Rogers a fait castrer Gâchette.

Un ou deux litres fournirent rapidement une paire de seins dignes d'accueillir un calme délicieux. Idem pour le derrière ; pas la peine d'exagérer en ces deux endroits. On enlève un peu plus de jus au niveau de la taille, on arrondit la hanche, et voilà !

Plus qu'un dernier petit détail à régler. Enfin, pas si petit que ça, quand même.

Le pénis est juste une peau qui couvre deux alvéoles remplies de sang. Au prix d'une opération adéquate, on peut loger ces alvéoles à l'intérieur du corps, un peu comme on retourne une chaussette. Refoulez au-dehors, et vous voilà le jeune premier. Intériorisez pour obtenir l'apparence d'une ingénue. Recommencez plusieurs fois

rapidement et vous aurez un succès fou lors de votre prochaine orgie.

Mon père aurait été fier. En sortant de scène, j'étais Mercutio, et quand j'apparus au balcon, soixante secondes plus tard, j'étais Juliette.

« J'ai escaladé ces murs sur les ailes légères de l'amour », clama Roméo en arrachant sa chemise. « Car les limites de pierre ne sauraient arrêter l'amour, et ce que l'amour peut faire, l'amour ose le tenter ; voilà pourquoi tes parents ne sont pas un obstacle pour moi. » Il m'embrassa tandis que je me débarrassais de ma propre camisole.

« S'ils te voient, ils te tueront. » J'avais le souffle court, maintenant.

« Hélas, il y a plus de péril pour moi dans ton regard que dans vingt de leurs épées : que ton œil me soit doux, et je suis à l'épreuve de leur inimitié. » Laisant choir le haut-de-chausses des Montague en parlant, pour dévoiler... Ce n'est ni une main, ni un pied, ni un bras, ni un visage, mais autre chose qui fait partie d'un homme. Fier soleil qui se levait ! Il vint dans mes bras et nous retombâmes ensemble sur le lit.

« Je ne voudrais pas pour le monde entier qu'ils te vissent ici. » En l'embrassant à nouveau.

« J'ai le manteau de la nuit pour me soustraire à leur vue. D'ailleurs, si tu ne m'aimes pas, qu'ils me trouvent ici. J'aime mieux ma vie finie par leur haine que ma mort différée sans ton amour. » Et de là, enchaînement sur la scène de fesses.

Oui, oui, les puristes, je vous entends, là-bas. Que voulez-vous que je vous dise ? Si on me laissait agir à ma guise, j'aurais pour guise de traiter ça dans la tradition, moi aussi. Baisers passionnés, œil de biche. Mais le public exige du réalisme — surtout dans un trou perdu comme Brementon — et c'est ce qu'on leur donne.

Enfin, c'est ce qu'on *aurait dû* leur donner. Au bout d'une minute d'étreintes à poil, je commençai à me demander si Roméo avait lu le même scénario que moi. Le bourgeon de son amour qui, sous le souffle épanouissant de l'été, aurait déjà dû se révéler fleur majestueuse, s'était montré semblable à la foudre, qui cesse d'être à peine a-t-on prononcé les mots : la foudre tombe. En un mot : impuissance.

Ô Roméo ! Roméo ! pourquoi es-tu Roméo ? Inconstante lune, dont le disque change chaque mois, ton amour s'est montré aussi variable, comme dirait Juliette.

Lorsque j'ai eu le loisir d'y réfléchir, par la suite, la raison de son trouble est devenue lumineuse. La plupart des gens ne pensent jamais aux problèmes évidents. Roméo possédait une particularité sexuelle insolite. C'était un hétérosexuel exclusif.

J'ai bien conscience qu'ils sont assez répandus au sein de la population en général, mais ils sont assez rares dans la communauté des acteurs. Bon Dieu, c'est pratiquement mon cas, à part en scène. Voilà peut-être pourquoi personne n'a vraiment compris que, quand viendrait l'estocade, si je puis dire, sa volonté le trahirait. Aucun d'entre nous ne comprenait réellement la logique serpentine de sa perversion particulière.

En tant qu'hétéro masculin, il ne pouvait être excité que par une femme. Et bien que je lui offrissse actuellement toutes les apparences de ce sexe, il m'avait connu en tant que Mercutio, et je ne bougeais plus de là, dans son esprit.

Je peux bien en rire, maintenant. C'est devenu une de ces anecdotes de catastrophes théâtrales que nous adorons tous échanger, comme ce téléphone factice qui sonne au mauvais moment. (La solution ? Vous décrochez, vous écoutez un instant, et puis vous tendez le combiné à votre pire ennemi en annonçant : « C'est pour toi. »)

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE CANAL OPHITE (Folio Science-Fiction n° 182)

Aux Éditions Denoël

Dans la collection Lunes d'encre

LE SYSTÈME VALENTINE (Folio Science-Fiction n° 442)

Dans la collection Présence du futur

PERSISTANCE DE LA VISION (Folio Science-Fiction n° 17)

DANS LE PALAIS DES ROIS MARTIENS (repris en un volume avec *Persistance de la vision* dans la collection Folio Science-Fiction)

TITAN (Folio Science-Fiction n° 67)

SORCIÈRE (Folio Science-Fiction n° 71)

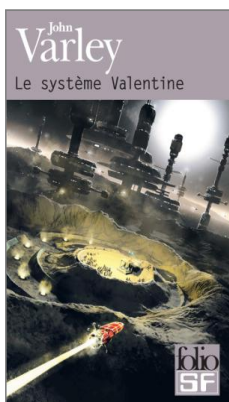
DÉMON (Folio Science-Fiction n° 77)

GENS DE LA LUNE (Folio Science-Fiction n° 319)

CHAMPAGNE BLEU

MILLÉNIUM

LES MANNEQUINS



Le système Valentine John Varley

Cette édition électronique du livre
Le système Valentine de John Varley
a été réalisée le 01 mars 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070449774 - Numéro d'édition : 247313).

Code Sodis : N55189 - ISBN : 9782072487491
Numéro d'édition : 251212.